1

J'ai toujours eu une drôle de vie. Depuis le tout début. Moi, je ne la trouvais pas bizarre, bien sûr. Je suis convaincu que chaque individu, sur cette terre, est persuadé de mener une vie normale et croit que c'est celle des autres qui ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, ma vie à moi avait débuté fort singulièrement, par la façon dont on m'avait élevé.

C'était… – allons, Daniel, il faut appeler un chat un chat – … c'était quelque chose d'assez fou.

Ma mère n'était pas folle à lier, pourtant. Si elle avait poussé des cris perçants, déchiré ses vêtements et hurlé comme une possédée, les voisins auraient prévenu plus tôt, et tout aurait été différent. Mais non. Ma mère était quelqu'un de calme. C'est du moins ce que je croyais. Je l'avais toujours vue déambuler le plus tranquillement du monde dans ma chambre.

Ma chambre de malade, pour être plus précis.

Car dès que j'avais été assez grand pour comprendre ce qu'elle me disait, elle n'avait cessé de me répéter que j'étais gravement malade. Et je la croyais. Pourquoi aurais-je mis sa parole en doute ? Ainsi, j'ai passé mes plus jeunes

années mollement adossé à des oreillers. Je n'avais le droit de me lever que pour aller sur le palier et gagner, d'un pas chancelant, la pièce glacée abritant les toilettes ; mais elle me tenait toujours le bras de peur que je tombe. (Qui n'aurait pas été étourdi, après ces heures passées au lit ?) Parfois, l'été, lorsque la pelouse se piquetait de pâquerettes éclatantes, elle m'autorisait à descendre en me cramponnant à la rampe – « Doucement, doucement, Daniel ! Attention de ne pas tomber ! » –, et là, tout à coup, je pouvais humer l'odeur entêtante du lilas et sentir sur mes mollets maigres et blancs la caresse d'une petite brise.

À peine étais-je installé dans le fauteuil en osier, sous le poirier, qu'elle m'enveloppait de nouveau les jambes dans des couvertures. Mais au moins j'étais dehors, je voyais le ciel en entier, au lieu du minuscule carré de lumière à travers la petite fenêtre crasseuse de ma chambre qui donnait sur la cour.

À part cela, je passais au lit le plus clair de mon temps. Et il en fut ainsi pendant des jours et des années. Ma mère était constamment assise à mon chevet, occupée à crocheter des cols de dentelle aux motifs compliqués qu'elle emballait ensuite dans du papier de soie pour les envoyer à Manchester. Ils étaient vendus dans un catalogue de colifichets pour dames : cela servait à payer notre loyer. Parfois je m'endormais, et à mon réveil elle n'était plus là. Ou encore je glissais dans un rêve alors que j'étais seul, puis, rouvrant les yeux, je la voyais près de moi, avec ses petits crochets à manche d'ivoire torsadant et tirant le fil

qui sautillait à chacun de ses mouvements. J'avais l'impression de voir en rêve ses allées et venues mais, encore une fois, je passais tellement de temps à la lisière du sommeil que je perdais pied avec la réalité et confondais mes rêves avec ce qui s'était réellement passé. Souvent ce que je voyais en rêve me semblait réel, tandis que les objets présents dans ma chambre paraissaient sortir de mon imagination : l'armoire en chêne sculptée, les tableaux accrochés au mur, la jolie maison de poupée ancienne de ma mère et les livres sur l'étagère.

Ah, les livres ! Sans eux, je serais devenu fou. Je ne pouvais ni nager ni marcher, alors d'autres remontaient à ma place des rivières infestées de crocodiles et escaladaient des sommets enneigés. Je ne me souviens plus comment j'ai appris à lire. J'ai une image de ma mère pointant l'index sur un livre et de deux animaux, l'un en chemise à carreaux, l'autre en pantalon écossais rouge vif – s'agissait-il de Blaireau et Cochonnet ? – parcourant avec moi l'alphabet et les contes pour enfants.

Lorsque je fus assez grand pour savoir qui j'étais – je suis Daniel Thomas Cunningham, le fils unique de Liliana Cunningham –, Blaireau et Cochonnet avaient disparu. La plupart des livres empilés sur ma table de chevet provenaient désormais des bibliothèques du rez-de-chaussée, et il fallait que je ronchonne et supplie ma mère des heures entières pour qu'elle consente à me les apporter, malgré sa peur que leur couverture moisie n'achève d'endommager mes pauvres poumons.

Et puis, un beau jour, un cataclysme s'abattit sur notre maison. J'entendis frapper à la porte de la cuisine, l'entrée de derrière. C'était bizarre, car, en général, les livreurs venaient le matin, et il était fort rare que l'on reçoive d'autres paquets, sauf si ma mère avait commandé un coupon de satin pour remplacer une chemise de nuit usée. J'entendis sous ma fenêtre des éclats de voix, comme s'il y avait devant chez nous non pas une mais plusieurs personnes qui faisaient du foin.

– Si, si, Mrs Cunningham, il faut absolument que vous veniez ! Juste un instant. Pas plus loin que le portail de votre jardin.

– Je vous en supplie, Mrs Cunningham. Permettez-nous d'insister.

– Vous ne serez pas déçue de voir ce que nous avons à vous montrer.

Troublée, ma mère avait dû sortir et les suivre jusqu'à l'allée qui reliait la maison au portail du jardin.

J'avais compris. J'entendis ensuite la porte de la cuisine claquer derrière elle et le bruit du verrou que l'on ferme de l'intérieur.

Il y avait, dans la maison, quelqu'un que je ne connaissais pas.

2

Je me dressai subitement sur mon séant. Du dehors me parvenaient, de plus en plus lointaines, les protestations de ma mère.

– Que tenez-vous tant à me montrer ? Pourquoi devrais-je vous suivre ? Je ne vois pas ce qui pourrait m'intéresser dans la rue !

Mais j'entendis surtout des bruits de pas – lourds et pressés – qui montaient l'escalier puis, dans le couloir, des portes qu'on ouvrait successivement.

Un homme apparut soudain dans l'encadrement de la porte. Bien qu'encore assez jeune, il avait la barbe et les cheveux légèrement grisonnants. Il portait une mallette de cuir d'une façon très professionnelle qui m'inspira immédiatement confiance et apaisa quelque peu ma frayeur.

– Ainsi, lança-t-il, les bavardages de toutes ces dames de la ville disaient vrai : nous avons bien ici un malade.

Les bonnes manières que j'avais apprises dans les livres ne devaient pas laisser tant que cela à désirer, car lorsque j'eus rassemblé assez de courage, je le saluai avec ces mots :